GEOFFROY DAIREAUX

# RETOUR DE BUENOS-AIRES

COMÉDIE FRANCO-ARGENTINE

EN UN ACTE



BUENOS-AIRES
PRUDENT FRÈRES, MOETZEL & CIE.
EDITEURS
721 VICTORIA 727
M DCCCC IX

# RETOUR DE BUENOS-AIRES

## DU MÊME AUTEUR

---

| | | |
|---|---|---|
| La Cría del Ganado en la Estancia Moderna. | $ | 5.00 |
| Manual del Agricultor Argentino ............ | » | 10.00 |

---

| | | |
|---|---|---|
| Tipos y Paisajes criollos, las 4 séries en..... | $ | 5.00 |
| Los Dioses de la Pampa......................... | » | 1.00 |
| Las dos Patrias (novela)....................... | » | 0.50 |
| Fábulas Argentinas,............................ | » | 0.50 |
| Cada mate.... un cuento ....... .............. | » | 0.50 |
| El general Roca ............................... | » | 0:40 |
| Comedias Argentinas............................ | » | 2.00 |

GEOFFROY DAIREAUX

# RETOUR DE BUENOS-AIRES

COMÉDIE FRANCO-ARGENTINE

EN UN ACTE



BUENOS-AIRES

PRUDENT FRÈRES, MOETZEL & CIE.

EDITEURS

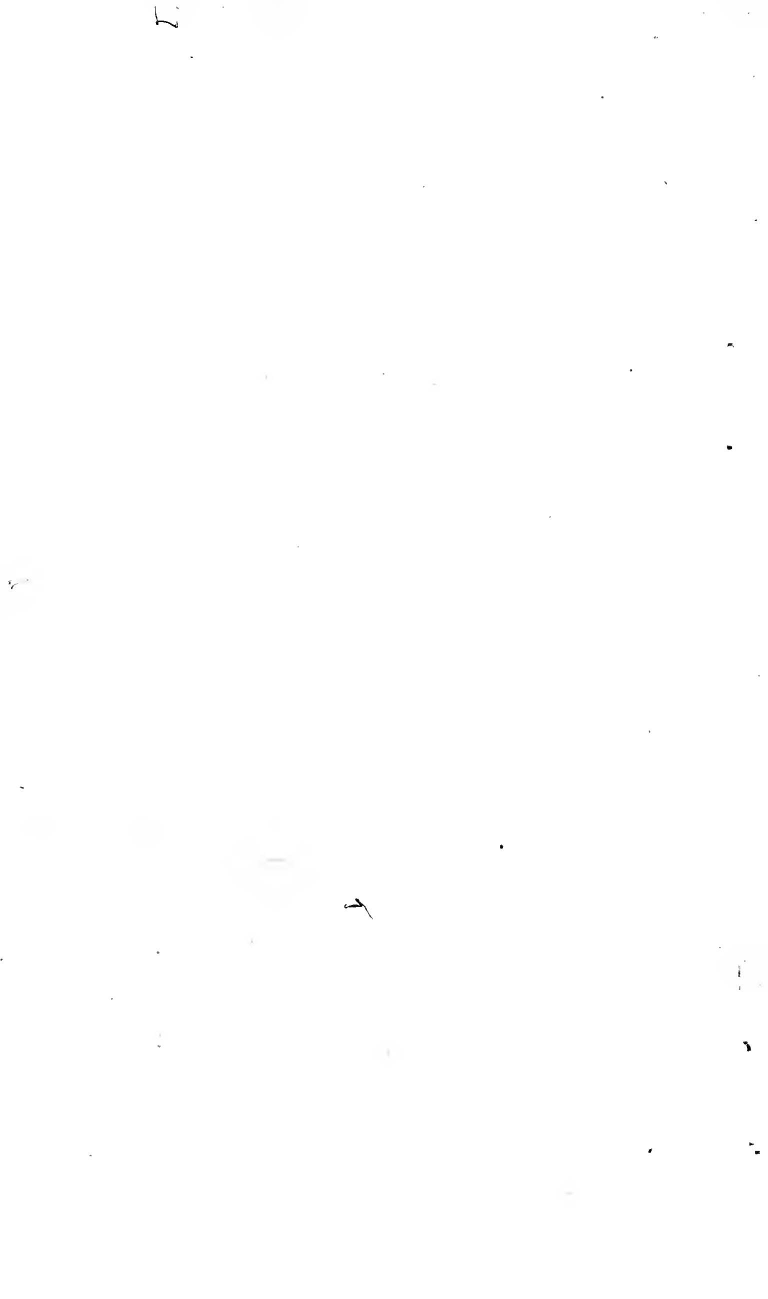
721 VICTORIA 727

M DCCCC IX



*A mon ami*

*André Rouquette de Fonvielle*



# PERSONNAGES

| | | | | |
|---|---|---|---|---|
| GEORGES DUBREUIL............. | 26 ans | M. M. | *Baissac* |
| MR. DUBREUIL, son père........ | 55 » | » | *Tramont* |
| LUIS MENDEZ, (argentin)........ | 25 » | » | *Brizard* |
| ALRRED BAILLAC, (bohême)..... | 38 » | » | *Blanchard* |
| JEAN, valet de chambre des Dubreuil.......................... | | » | *Thomen* |
| JOSÉ, domestique argentin des Mendez........................ | | » | *Savoy* |
| MME. DUBREUIL, mère de Georges ............................ | 48 » | MMES. | *Dulac* |
| MME. MENDEZ, mère de Luis ... | 45 » | » | *Suzanne Theray* |
| MANUELA MENDEZ, sa fille....... | 20 » | » | *Séphora* |
| JULIETTE (MME. VVE. DUQUESNE), nièce de Mme. Dubreuil ...... | 22 » | » | *Pierval* |
| LOUISE, femme de chambre des Dubreuil....................... | | » | *Pasquier* |

La scène se passe à Paris, dans le salon de M. Dubreuil, riche bourgeois. De nos jours (1909).

**Retour de Buenos-Aires** a été représenté pour la première fois à Buenos-Aires, sur le Théâtre «de la Avenida», le 1er Août 1909, par les acteurs du Théâtre «L'Œuvre», de Paris, dirigé par M. Lugné Poë.

## INDICATIONS SUR LE PHYSIQUE DES PERSONNAGES

*Les Dubreuil, Mme. Juliette Duquesne, Louise, Jean* sont français et doivent être *blonds*,—plus ou moins,—mais blonds. *Georges, un peu brûlé* par le soleil.

*Les Mendez* sont, au contraire, *bruns*.

*Louis*, teint blanc mat, *moustache très-noire*.

*Mme et Mlle Mendez*, cheveux noirs, grisonnants pour la première, aile de corbeau pour la seconde, avec le teint *mat* et légèrement *rosé*.

*José*, lui, est de teint fortement bistré.

Les dames Mendez en toilette de visite, *dernière mode* de Paris *très légèrement* exagérée; *un peu plus voyante* que ne le serait celle d'une parisienne, mais pourtant de bon goût.



## Scène I.

MONSIEUR et MADAME DUBREUIL.

MAD. Enfin, quand penses-tu qu'il sera ici?

MR. Mais d'un moment à l'autre; sa dépêche de Lisbonne le dit: «Serai Paris Samedi matin». Or il est dix heures; il ne peut donc tarder. Il devrait même être ici déjà, il me semble. Seulement comme il ne nous dit point dans quel port il débarque, ni par quelle ligne il vient, j'en suis réduit à des conjectures.

MAD. Quel drôle de garçon que ce Georges! Ne pas même, dans ce télégramme qui est la seule correspondance que nous ayons reçue de lui depuis trois ans, *(douloureusement)* trois ans! mettre un mot pour nous dire au moins de quel pays il vient, ni s'il est en bonne santé....

MR. Ni s'il a fait fortune, n'est-ce pas? c'est encore bien heureux probablement qu'il lui soit resté de quoi nous envoyer une dépêche de quatre mots.

Mad. Pourquoi penses-tu qu'il soit si dénué de ressources? Pauvre Georges; tu lui as donné, quand tu l'as.... mis à la porte....

Mr. Je ne l'ai pas mis à la porte; je l'ai envoyé voyager.

Mad. Oui, comme tu voudras; je n'insiste pas, mais je garde mon opinion. Tu lui as donné, disais-je, vingt mille francs. Pourquoi veux-tu qu'il les ait mangés? Il a pu, au contraire, les faire valoir; qui sait? les augmenter peut-être. Cela s'est vu.

Mr. Lui! A moins qu'il n'ait gagné au jeu, ce qui est peu probable. Qu'est-ce que tu veux? Je ne le vois guère faisant fortune par son travail. Il a toujours été un paresseux, un joueur, un dépensier, tu le sais bien.

Mad. Hélas! oui, tu as raison. Pauvre enfant. Les mauvaises compagnies l'avaient un peu détourné de ses devoirs. Nous l'avions peut-être aussi trop gâté. Fils unique! c'est toujours un peu ce qui arrive. Mais, en somme, il a été courageux de partir comme il l'a fait; d'obéir sans hésiter à ton injonction; de quitter, d'un jour à l'autre, la vie de dissipation qu'il menait, pour aller, Dieu sait où, «manger de la vache enragée», comme tu lui disais.

Mr. Ce qui l'a fait m'obéir si vite, c'étaient les vingt mille francs dont je lui garnissais la bourse. Je sais bien qu'en partant il a juré qu'il les rapporterait, mais.... Toi non plus, n'est-ce pas, tu n'y crois point?

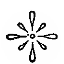
MAD. Mon Dieu, même s'il ne rapporte pas un sou, il n'aura pas été sans mérite, avec les habitudes qu'il avait prises, d'avoir vécu trois ans avec vingt mille francs, sans t'avoir jamais demandé quoi que ce soit.

MR. Par orgueil....

MAD. Orgueil dont tu ne saurais que le louer. La seule chose que je lui reproche, moi, sa mère, c'est de ne m'avoir jamais écrit; de m'avoir fait partager le.... comment dirai-je? le châtiment qu'il a voulu infliger à ta sévérité.

MR. Avais je tort?

MAD (*Hésitant*). Non.... jusqu'à un certain point; peut-être. Qui sait? Enfin, le cœur d'une mère juge mal ces choses-là. Heureusement!.... (*La sonnette de l'antichambre lui coupe brusquement la parole. Ils se lèvent tous deux, très-émotionnés; la mère, pâle, mettant la main sur son cœur et ne cherchant point à se dominer; le père, au contraire, cherchant à paraître calme*). Ah! c'est lui! (*Un long moment*).



## Scène II.

Les mêmes, JEAN.

JEAN. Monsieur, il y a là un homme, assez mal vêtu, plutôt sale, qui veut absolument parler à monsieur.

MAD. *(émue douloureusement)*. Dieu! se peut-il?....

JEAN. Oh! non, madame; çà ne doit pas être monsieur le fils á madame, parce qu'il a d'abord demandé Monsieur Georges.

MR. Il a demandé Monsieur Georges?

JEAN. Oui, monsieur. Je lui ai dit qu'il était en voyage et alors il m'a répondu: «Ah! il n'est pas encore arrivé; eh! bien, voyez donc si je ne pourrais pas voir son père». J'ai eu beau lui dire que Monsieur ne recevait pas á cette heure-ci; il a tellement insisté que je suis venu prévenir monsieur.

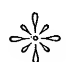
(Mr. et Mme Dubreuil, cette dernière toujours très-émue, hésitent, se consultent du regard. Enfin):

MR. Qu'en penses-tu?

MME. Dame! mon ami; voyons toujours. Qui sait? cet homme dissipera peut-être en partie notre incertitude; il nous donnera de toutes façons quelques renseignements.

Mr. *(Toujours un peu hésitant).* Bien; Jean, faites-le entrer.

Jean. *(Il ouvre la porte, dit):* Veuillez vous donner la peine d'entrer, monsieur. *(Et une fois Alfred entré, il sort).*



## Scène III.

Mr. et Mme. DUBREUIL. ALFRED BAILLAC.

ALFRED. *(Il est vêtu pauvrement d'habits qui furent de bonne qualité. Accent méridional).* Madame, monsieur. Alfred Baillac, pour vous servir. Je vous demande pardon de vous avoir dérangés, mais j'étais pressé de retrouver mon vieil ami Georges et comme j'avais vu son nom sur la liste des passagers de l'Atlantique, arrivé hier à Bordeaux....— je surveille toujours un peu les listes de passagers; une vieille habitude—je pensais qu'il serait déjà ici.

MR. A Bordeaux, dites-vous?

ALFRED. Oui, monsieur, à Bordeaux. Comment? vous ne saviez pas?

MR. Nous avons bien reçu de Lisbonne une dépêche de Georges nous annonçant son arrivée pour aujourd'hui, mais elle ne nous disait ni d'où il venait, ni sur quel paquebot, ni où il débarquerait.

ALFRED. Hé! toujours le même, ce farceur de Georges! Eh! bien; il vient de Buenos-Aires, sur l'Atlantique, un beau bateau, ma foi, et il a dû débarquer hier à Bordeaux.

MR. Ah! c'est de Buenos-Aires, alors, qu'il vient?

ALFRED. Oui, monsieur, de Buenos-Aires.

MR. Et c'est là-bas, monsieur, que vous vous êtes connus?

ALFRED. Là-bas, oui, monsieur, justement. Et si j'ai pu lui rendre quelques petits services, je dois reconnaître qu'il a toujours été pour moi un excellent et un fidèle compagnon. Nous avons vécu ensemble dans le même *ranche,* dans cette pampa du diable où nous gardions les *ovèques*....

MR. Les ovèques?

ALFRED. Oui, les moutons, les brebis. C'est vrai, vous ne savez pas la castille, vous.

MR. La castille?

ALFRED. Oui, enfin l'espagnol qu'on parle là-bas, nous autres, les français.

MR. Ah!.... Et vous avez vécu ensemble, longtemps?

ALFRED. Hé! comme quatre mois. Et puis j'en ai eu assez, moi, de la vie du *campe,* au milieu des *gaouches,* à dormir sur un *quatre.*

MR. Sur un quatre?

ALFRED. Ah! c'est vrai vous ne savez pas la castille, vous. Quatre, ça veut dire un lit de sangles; vous comprenez?

MR. Ah! parfaitement.

ALFRED. Et dame quand on n'a qu'un *ponche* pour vous tenir chaud, vous savez, c'est pas lourd.

Mr. En effet, un ponche.... çà réchauffe pour un moment.....

Alfred. *(riant).* Ah! vous comprenez pas, vous savez pas la castille. Un *ponche,* c'est un manteau du pays avec un trou au milieu, pour passer la tête.

Mr. Ah!

Alfred. Oui, et puis, vous savez, on ne mange pas toujours à sa faim dans ces pays-là. De la viande, de la galette.

Mr. De la galette? Bon cela?

Alfred. Du biscuit, c'est! et puis de l'eau; un point, c'est tout. Y a même pas de *messe.*

Mr. *(Souriant):* Pas de messe? On n'est pas très-dévot, alors, là-bas.

Alfred. *(Riant):* Ah! celle-là, elle est bonne! non, la *messe,* c'est la table, en castille. On met pas la table, çà veut dire; on mange avec ses doigts.

Mad. C'est une vie bien dure, alors, Monsieur, n'est-ce pas? là-bas?

Alfred. Oh! je vous crois, allez, madame. Aussi, moi, je suis revenu en ville, à Buenos-Aires, et puis j'ai gagné ma vie comme j'ai pu, en donnant des leçons, en trafiquant, est-ce que je sais moi, ce que j'ai fait et ce que j'ai pas fait!

Mad. Et Georges?

Alfred. Ah! Georges? lui, il est resté à la campagne. Il a dit comme çà que çà lui plaisait; et puis, alors, moi, je l'ai plus revu.

Mr. Vos relations sont anciennes, alors;

mais vous n'avez pas eu de nouvelles de lui depuis quelque temps?

ALFRED. Oh! il y a près de trois ans.

MR. Ah! Ah!.... Eh! bien, monsieur, nous vous remercions beaucoup des renseignements que vous avez bien voulu nous donner. *(Il sonne. Jean paraît).* Jean, reconduisez Monsieur. Au plaisir de vous revoir, Monsieur.

ALFRED. Monsieur, madame... Pardon, monsieur, puisque Georges n'est pas encore arrivé, vous ne pourriez pas me rendre une pièce de vingt francs que je lui ai prêtée là-bas, à Buenos-Aires?

MR. Vous lui avez prêté?.... Bien, bien, tenez, mon ami, voilà toujours cent sous à compte.

ALFRED. Merci, monsieur. C'est toujours çà. *Gracias,* comme on dit là-bas.



## Scène IV.

Mr. et Mme. DUBREUIL.

Mr. Eh! bien, en voilà un qui n'a pas l'air d'avoir fait fortune en Amérique.

Mad. Ah! mon Dieu! pourvu que notre pauvre fils ne nous revienne pas comme cela! Est-ce que tu crois vraiment, toi, que Georges a pu emprunter vingt francs à cet individu-là, quatre mois après son arrivée à Buenos-Aires?

Mr. Ne sois pas naïve, voyons. Georges a bien dû emprunter quelque chose par là, mais ce n'est sûrement pas à ce type-là. A propos, voyons donc un peu: Buenos-Aires, Buenos-Aires, c'est en Amérique cela, dans l'Amérique du Sud, je crois. Montevideo, Rio-Janeiro, Buenos-Aires, tout çà, c'est quelque part par là *(geste vague)*.

*(Il ouvre une bibliothèque, cherche un peu et prend un dictionnaire)*. Voyons un peu: Dezobry et Bachelet; dictionnaire de Géographie; voilà mon affaire. *(Il regarde la date):* 1880, cela n'est pas bien neuf; mais ces pays-là, à moitié déserts, çà ne peut guère avoir changé beaucoup depuis cette époque là. *(Il pose le dictionnaire sur une table, s'as-*

*seoit et feuillette*). Ah! voici: (*Lisant*): «Buenos-Aires, en espagnol, ciudad de la Trinidad, ville de l'Amérique du sud» *(triomphant)*: .... Tu vois, je te disais bien, c'est au Brésil.... «Capitale fédérale des Provinces-Unies du Rio de la Plata».... c'est bien çà: Rio.... «177.000 habitants», .... une petite ville.... «dont 88.000 étrangers, surtout italiens et français».... Tant de français que çà! C'est vrai tout de même, j'en connais plusieurs qui sont allés par là. «Grand commerce d'exportation de cuirs, laines».... laines, vois-tu, c'était vrai, il ne nous a pas trompés, l'autre, il y a des moutons; «viandes sèches et salées», çà ne doit pas être fameux à manger, cela, etc. «Port peu commode et qui ne peut recevoir que de faibles bâtiments. Les gros doivent s'arrêter à 50 kilomètres au-dessous de la ville, dans la baie de Barragon». Barragon, ce doit encore être un français, celui-là.

Cela continue: «Etat de Buenos Aires; l'une des 14 provinces de la République Argentine». Tiens, tiens, tiens! mais ce n'est pas le Brésil, alors; c'est vrai! le Brésil, c'est un empire. L'empereur don Pedro. Qui est-ce qui n'a pas connu çà à Paris?

Ce sera une de ces petites républiques espagnoles qui sont toujours en révolution: le Vénézuéla, Honduras, La Havane, le Mexique, des pays très-chauds, tout çà, très malsains, et puis pleins d'indiens, avec la fièvre jaune, des bêtes féroces. Tu te rappelles, autrefois,

nous avons vu à l'Ambigu: les Pirates de la Savane; çà se passait à Java, il y avait des tigres, des serpents.

Mad. *(Qui est restée absorbée dans une désolation muette).* Pauvre enfant! l'avoir envoyé comme cela dans des pays de sauvages!

Mad. Le fait est que tout cela, n'a pas précisément l'air du Paradis terrestre. Mais enfin puisque nous savons qu'il revient, voyons.

Mad. Oui, mais qui sait dans quel état?

Mr. Oh! parbleu, sois tranquille, va; il ne doit pas rapporter la toison d'or, quoiqu'il ait gardé les moutons. D'ailleurs, n'est-ce pas? tu ne t'es jamais fait d'illusions à son égard.

Mad. Oh! mon Dieu, non; pauvre petit mais enfin, lui avoir fait risquer sa vie dans tous ces endroits-là, çà n'était peut-être pas bien utile.

Mr. Bah! bah! les voyages forment la jeunesse; et puis cela leur apprend la géographie. Tu vois, moi, par exemple, je ne savais pas ce que c'était que Buenos-Aires, eh! bien, maintenent, je suis fixé. Et je n'y suis pas allé moi-même. Juge un peu!

Sans compter que maintenant il a appris à garder les moutons, ce qui, en somme, est une profession et vaut mieux que d'aller tous les soirs au club perdre mon argent.

S'il a mangé les 20 000 francs que je lui ai

donnés à son départ, eh! bien, je l'enverrai à ma ferme des Ormeaux. Il y a là 25 hectares de bonne terre, avec un troupeau de cinquante moutons. Il pourra y mettre à profit sa science. Au besoin je luî en achèterai cinquante de plus.

MAD. (*Haussant les épaules*). Tu es stupide!.... Il n'y a pas d'autres renseignements dans ton dictionnaire?

MR. Non. Mais j'ai aussi une géographie de Cortambert. Je vais voír. *(Il la prend dans la bibliothèque):* 1881; c'est de la même époque. Voyons: «Deux millions d'habitants. Les blancs forment à peu près le quart de la population. Le reste se compose de mulâtres, de métis, de nègres et d'indigènes».... Un tas de jolis cocos! «Les Andes.... heu heu! au sud, la Patagonie sur laquelle les argentins élèvent d'ailleurs quelques prétentions de possession, etc. Pampas, vastes plaines.... désert salins.... marécages, couvertes d'herbes..... ruisseaux saumâtres». Joli pays! «Pluies torrentielles, chaleur excessive; mais, en général, le climat est très-salubre». Hum! «Sol inculte, presque partout fertile». Belle affaire qu'il soit fertile s'il est inculte. «L'une des productions les plus importantes de la République Argentine est le maté ou thé du Paraguay». Tiens, le Paraguay, c'est par là aussi; Voltaire en parle dans Candide.

«Les bœufs et les chevaux se rencontrent dans les pampas même à l'état sauvage. On

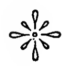
élève beaucoup de chèvres, de porcs. Les chiens devenus sauvages s'y sont multipliés aussi d'une manière prodigieuse. Le jaguar, le couguar, etc., etc». Naturellement! toutes les bêtes féroces de la création!

«Les gauchos, toujours à cheval, gardent les bœufs et les chevaux, etc., etc. Indiens indomptés, incursions fréquentes.... guerre et pillage, etc., etc». Oui, chassez le naturel, il revient au galop—La Fontaine l'avait déjà dit.

«Il y a dans la confédération 2200 kilomètres de chemins de fer». (*Etonné*) 2200 kilomètres de chemins de fer! çà doit être une erreur. Ce sera 220; car deux mille deux cents kilomètres de chemin de fer dans un pays à peine civili.... (*On sonne vigoureusement*).

MAD. (*un cri*): Ah! cette fois, c'est lui!

(Elle se précipite vers la porte qui s'ouvre et Georges se jette dans les bras de sa mère qu'il couvre de baisers tendres, puis dans ceux de son père. Ils s'embrassent en silence; longuement; puis le père et la mère restent en contemplation devant leur fils, chacun d'un côté, la mère avec un air de tendresse mêlée d'admiration, le père avec un certain étonnement presque déçu de voir Georges si exubérant de force et de santé, vêtu d'un élégant costume de voyage, l'air crâne et florissant).



## Scène V.

Les mêmes, GEORGES.

MAD. Trois ans! trois ans!! (*L'embrassant*): Encore! (*enthousiaste*). Mais, est-il beau, notre fils! Hein! papa! est-il beau!

MR. (*Sans enthousiasme*). Oui; il a bonne mine. La moustache a poussé.

MAD. Oh! mais tu n'as pas l'air assez enthousiaste, tu sais! On dirait, ma parole, que tu trouves que ta vache enragée lui a trop bien réussi. Tu aurais peut-être voulu qu'il revînt comme l'autre?

GEORGES. Quel autre?

MAD. Nous t'expliquerons cela tout-à-l'heure.

MR. Le fait est qu'au point de vue physique.... (*Avec intérêt*). Les chaleurs, alors, ne t'ont pas?....

GEORGES. Mais, là-bas, papa, les chaleurs sont très-supportables, et les froids aussi, du reste; c'est un climat délicieux.... Au fait, vous ne savez même pas d'où je viens; que je suis bête! c'est vrai; j'ai voulu vous en faire la surprise....

MR. Oh! ta surprise, entre nous, tu l'as un peu tirée de longueur, depuis trois ans

que tu nous as laissés absolument sans nouvelles de toi....

Georges. Dame! papa, on a son petit amour-propre et je m'étais juré en partant....

Mr. Oui, je sais, je sais. Du reste, ta surprise est fortemente éventée, car nous savons déjà que tu reviens de Buenos-Aires.

Georges. Qui a pu vous dire?

Mr. ....L'autre!.... Un excellent ami à toi, un camarade de.... bergerie. Ah! tu as de belles relations, mon ami, mes compliments.

Georges. Mais encore....; son nom?

Mad. Alfred, je crois.

Georges. Alfred?.... Ah! j'y suis! Baillac? Alfred Baillac?

Mad. C'est cela même.

Georges. Comment! ce sale *atorrante*....

Mr. *Atorranté,* c'est de la castille, çà, n'est-ce pas?

Georges. Oh! mais papa, tu es très-renseigné.

Mr. Je t'écoute. Ta mère et moi, depuis la visite de ce, comment appelles-tu çà?

Georges. *Atorrante;* bohême.

Mr. De ce bohême, j'aime mieux çà; avons pâli sur des traités de géographie. Buenos-Aires n'a plus de secrets pour nous.

Georges. Oh! que si, qu'il doit en avoir! et combien! car enfin, dans quels livres avez-vous pris vos renseignements?

Mr. Mais dans Dezobry, dans Cortambert,

qui sont des autorités et dans des éditions pas très-vieilles: 1880, 1881.

Georges. Vois-tu, papa, il faut beaucoup se méfier, pour juger tous ces pays lointains, de nos anciens livres classiques, très estimables, sans doute, mais qui ont malheureusement deux défauts capitaux: d'abord l'indifférence toute française des auteurs de cette époque,—soyons indulgents pour les modernes,—pour tout ce qui était étranger; ensuite la négligence vraiment coupable de nos autorités scolaires à mettre à jour les renseignements qu'on y trouve. Par exemple, ces livres que vous citez, contiennent, dans leurs éditions de 1880 et 81, exactement, sur la République Argentine, j' en suis sûr, les mêmes détails que leur édition de 1860. Et dame! on s'en plaint là-bas; et l'on se moque aussi de notre ignorance. Avec raison, car tout cela déjà, en 1880, avait joliment changé.

Mr. Vraiment? Dis-moi, voyons; c'est vrai qu'il y a là-bas 220 kilomètres de chemins de fer?

Georges. En 1860! c'est bien cela! Aujourd'hui, il y en a vingt mille.

Mr. Vingt mille?

Georges. Mais oui, vingt mille; et c'est en grande partie parce que personne ne s'est occupé de modifier et de compléter ces livres classiques que notre commerce, dans ce magnifique pays qu'est aujourd' hui la République Argentine, déchoit à vue d'œil; que

nos professeurs qui autrefois y dominaient, sont remplacés par des allemands; que nos capitaux ne viennent s'y employer, aux intérêts de 6 et 8 °/₀, qu'importés par des anglais à qui nous les prêtons pour cela, nous-mêmes à 3 °/₀; que toutes les grandes entreprises à gros bénéfices, chemins de fer, tramways, et cent autres, nous passent devant le nez, et que nos compatriotes ont perdu et continuent à perdre, d'ailleurs, les innombrables occasions de s'enrichir dout ont su profiter tant de gens de diverses nationalités en achetant d'immenses propriétés encore disponibles, de tous côtés, dans l'Argentine, et qui n'attendent que l'effort intelligent de l'agriculteur.

Mr. Mais pourtant, les fièvres, les révolutions, les indiens, tout cela n'a pas été inventé.

Georges. Non, papa, non; tout cela a eu son moment; mon Dieu, comme la France a eu ses siècles de barbarie, de féodalité, de peste et de demi-civilisation. Et ces pays nouveaux, d'une fertilité plantureuse; dotés de fleuves immenses, dont nous n'avons en Europe aucune idée, riches de tous les dons de la nature et dont le territoire peut produire à peu près toutes les plantes de tous les climats et tous les métaux connus; dont le blé, la viande et le vin pourront bientôt suffire aux besoins du monde entier, jouissent encore d'un autre avantage: celui de pouvoir profiter, immédiatement et en choisissant, de

tous les progrès réalisés dans l'ancien continent au cours des âges et de toutes les créations industrielles et intellectuelles de tous les pays du monde. Ils n'ont pas encore eu le temps, pour beaucoup de choses, de s'encroûter dans aucune routine et peuvent, avec une facilité relative, modifier leurs institutions et les améliorer constamment.

MR. Tu en parles comme un apôtre!

GEORGES. (*Avec conviction*): C' est que j'ai le devoir, voyez-vous, mon père, en reconnaissance de ce qu'elle a fait pour moi, de faire savoir à d'autres ce que la République Argentine peut faire pour eux.

MAD. (*On sonne*). On a sonné; ce doit être Juliette que j'ai invitée à déjeûner.

GEORGES. Ma cousine? Elle n'est pas mariée?

MAD. Elle est veuve.

GEORGES. Veuve?

MAD. Oui; elle avait épousé M. Duquesne, le fils de l'agent de change, et le malheureux est mort six mois après, d' un accident de chasse. Il y a de cela plus de deux ans déjà. Voilà ce que c'est que de rompre avec sa famille: on n'est plus au courant de rien.

GEORGES. Pauvre maman!, tu as raison, Pardonne-moi (*il l'embrasse*).

JEAN. (*Annonçant*): Mme. Duquesne.

## Scène VI.

Les mêmes. Mme. DUQUESNE, (jeune veuve, 22 ans, demi-deuil, blonde, la grâce même).

MAD. (*Va au-devant d'elle, l'embrasse, la prend par la main et la mène au devant de Georges*). Tu le reconnais?

JULIETTE. (*Donnant la main à Georges*). Oh! mon grand ami! C'était vrai, alors, qu'il revenait.

GEORGES. Bonjour, ma cousine. Plus jolie, plus fraîche, plus charmante que jamais.... (*Un temps*): comme les fleurs après l'orage.

JULIETTE. Hélas! Et quel orage!

GEORGES. Je viens d'apprendre.... Pauvre petite cousine! (*Juliette est émue*) .... Allons, allons; il ne pleut plus. Le printemps reviendra; il est en route, peut être. Oubliez l'hiver.

JULIETTE. Oublier? c'est facile à dire.... Mais, et vous? qu'êtez-vous devenu? Dans quelle contrée si lontaine étiez-vous donc que pendant trois ans, personne n'a entendu parler de vous?

GEORGES. Je n'étais pas si loin, voyons. J'étais à Buenos-Aires, à 20 jours de voyage, à peine.

JULIETTE. Buenos-Aires? c'est au Brésil, çà?

GEORGES. Eh! bien, si un argentin vous entendait, ma cousine!

JULIETTE. Ah! oui, c'est vrai, je me rappelle! c'est une petite République qui est près du Chili!

GEORGES. Oui, ma cousine, une petite république: trois millions de kilomètres carrés.

JULIETTE. Quand je pense que j'étais si calée en géographie, quand j'ai passé mes examens. J'ai un peu oublié.

GEORGES. Cela se voit.

JULIETTE. Et qu'est-ce qu'on fait dans ces pays là?

GEORGES. Ah! on y fait joliment des choses.

MAD. C'est vrai; tu nous as fait de grands éloges de la République Argentine, mais tu ne nous as pas encore dit ce que tu y as fait, toi.

MR. Oui, voyons çà, raconte un peu. Tu n'as pas l'air d'avoir été bien malheureux là-bas.

GEORGES. Mon Dieu, papa; je commencerai par t'avouer, ....quoi qu'il m'en coûte, je le reconnais, que ta décision de m'éloigner de Paris a été pleine de sagesse.

MAD. Oh! cela pouvait joliment mal tourner.

GEORGES. C'est vrai, maman; mais vois-tu, si l'on jugeait les choses autrement que par les résultats, on paraîtrait toujours injuste; et comme, dans le cas présent, les résultats ont

été de tout point excellents, je ne puis que remercier mon père.

Mr. Il a l'air de se moquer de moi, encore, par-dessus le marché. Alors, ces résultats?

Georges. Les voici, mon père: je résolus d'abord, un peu au hasard, d'aller à Buenos-Aires. Conseillé, à bord, par un grand propriétaire de là-bas, je m'en fus à la campagne, laissant en dépôt dans une banque les vingt mille francs que vous m'aviez confiés.

Mr. Tu peux dire donnés.

Georges. Merci, papa. Je travaillai d'abord pendant six mois dans une estance, une grande ferme d'élevage, où justement je connus par hasard ce Baillac que vous avez vu; puis j'achetai, un peu loin, deux mille hectares de terre.

Mr. Deux mille hectares de terre!

Georges. Oui, dont je pouvais payer la moitié à long terme. Deux mille hectares, là-bas, ne sont qu'une toute petite propriété, mais je les fis défricher et semer de blé en même temps que de luzerne; et la récolte de froment ayant été suffisante pour payer les frais d'établissement de la luzernière....

Mr. Une luzernière de deux mille hectares?

Georges. Mais, oui, papa....

Mr. Peste!

Georges. Oh! il y en a bien d'autres!.... je me trouvai, en dix-huit mois, avec un terrain superbement préparé pour engraisser

des bœufs destinés à la boucherie. Mais ce n'est pas tout, car mon terrain, en trois ans, s'est trouvé avoir quintuplé de valeur.

Mr. Quintuplé? Tu es devenu marseillais?

Georges. Non, papa. Il y a eu là une de ces périodes extraordinaires de hausse qui, paraît-il, reviennent de temps à autre, et beaucoup de terrains ont été jusqu'à décupler de valeur en cinq ou six ans. Je suis arrivé un peu tard, mais j'ai encore joliment profité de l'aubaine. D'autant plus que cette première affaire m'enhardissant, j'ai demandé à la Banque de la Nation, comme qui dirait la Banque de France de là-bas, du crédit. Et, ce que la Banque de France n'eût jamais fait pour moi, bien certainement, n'est-ce pas? surtout si j'avais été étranger, elle m'a donné tout de suite trente mille francs, à rembourser en un an, sur ma signature garantie par celle d'un voisin, un argentin, Monsieur Mendez.

Mr. Ah! ils sont épatants, dans ce pays-là.

Geo. N'est-ce pas, papa? Mais ce n'est pas fini. Monsieur Mendez a plusieurs estances très-vastes, plus ou moins bien dirigées par des majordomes généralement expérimentés, mais sans instruction et forcément très routiniers. Quand il a vu comment je me débrouillais, il m'a offert la direction d'un de ses établissements, avec 25 °/₀ dans les bénéfices. J'ai naturellement accepté....

Mad. Mais alors, tu vas retourner là-bas?

GEORGES. Oui, ma pauvre maman. Que veux-tu? il le faut bien. Je ne suis qu'en congé, et j'ai sous mon sceptre tant de vaches.... enragées, que je ne puis les abandonner plus de trois mois.

MAD. Mais, mon enfant, c'est absurde, voyons! Tu ne vas pas passer toute ta vie à Buenos Aires....

MR. Au milieu des indiens et des chevaux sauvages.

GEORGES. (*Riant*): Oh! papa! ne récite pas ta géographie.

MR. Quand tu as ici tous les éléments d'une vie agréable et plus qu'aisée, tu le sais bien.

GEORGES. Ah! voilà. Il ne fallait pas me donner des ailes. Vois-tu, papa; quand on a vécu quelque temps dans la République Argentine, on y retourne toujours.

MR. C'est donc un paradis, ce pays-là?

GEORGES. Mon Dieu, non! Et lorsqu'on y débarque pour la première fois, on n'en voit guère que les défauts; certes la ville est grande, propre, sillonnée de tramways électriques bien supérieurs à tous les véhicules parisiens, soit dit en passant; mais on sent tout de suite que tout cela n'est pas fini, que c'est même à peine commencé et naturellement, le nouveau débarqué critique, surtout s'il est parisien, ou tout simplement français. Il critique aussi la campagne quand il y va pour la première fois. Elle produit encore, en effet, une impression de nudité, de pénu-

rie relative, de tristesse qui est loin d'être celle qu'a pu inspirer l'Eden à nos premiers parents; mais une fois cette impression passée, la critique superficielle fait place à une curiosité qui approfondit d'avantage et, dans l'esprit de tout homme de moyenne intelligence, ne tarde pas à se faire jour une perception plus ou moins nette de la prodigieuse richesse que l'avenir réserve à la République Argentine.

Le présent est déjà fort acceptable, mais cette idée du «tout á créer» est, pour moi, le grand attrait qui retient ou ramène dans ces pays nouveaux celui qui, même par hasard, y a posé une fois le pied.

MAD. Georges, tu ne nous dis pas tout... N'est-ce pas, Juliette? il doit y avoir autre chose.

JULIETTE. C'est ce que je me disais. Cette admiration-là m'a l'air un peu trop fulgurante pour n'être pas réfléchie par quelque prisme enchanteur.

MR. J'espère bien que tu n'as pas été faire des bêtises....

GEORGES. Papa, je suis devenu très-sérieux. Aussi ne dois-je pas vous cacher plus longtemps la vérité. Oui, Juliette; il y a un prisme, et ce prisme s'appelle Manuela Mendez. C'est la fille de mon protecteur, de mon patron, de mon associé. Nous sommes fiancés.

MR. Une forte dot?

GEORGES. Oh! papa, là bas, on ne parle pas encore de ces choses-là, tu sais.

MR. Comment, on ne parle pas de ces choses-là? on se marie sans dot? Ah! ils sont épatants dans ce pays-là?.... Au moins, des espérances?

GEORGES. Oh! çà, papa; on en parle encore moins. Là-bas, personne jamais n'oserait, même entre intimes, émettre de semblables pensées. Les enfants aiment trop leurs parents pour faire ouvertement de leur mort possible la base de leurs.... espérances.

MR. Hé! dame; pourtant. Enfin je comprends çà, je comprends çà. Mais, dis-moi, au moins.... fille unique?

GEORGES. Oh! papa; vous ne voudriez pas! Dans un pays d'éleveurs! voyons. Non, papa, non; ils sont douze frères et sœurs.

MAD. Douze! douze enfants?

JULIETTE. (*Avec conviction*): Quelle belle famille cela doit être!

GEORGES. Oui, ma cousine; sans compter que ce sont les familles nombreuses qui font les pays puissants.

MR. Douze frères et sœurs! Ah! ils sont épatants! Eh! dis moi; de quelle couleur est-elle, ta fiancée? parce qu'enfin, d'après Cortambert, les trois quarts de la population sont des mulâtres, des métis, des nègres et des.... indigènes; à quelle branche?.... ou plutôt sur quelle branche est-elle née?

GEORGES. Mon cher père, j'aurai l'honneur

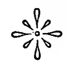
de vous la présenter tout-à-l'heure. Ma fiancée, sa mère et son frère aîné ont fait le voyage exprès pour avoir le plaisir de vous connaître.

Mr. Pas possible!.... Mais, dis-moi, quelle langue parlent-ils?

Georges. Mais ils parlent assez bien le français. A Buenos Aires, tous les gens bien élevés parlent français.

Jean. (*Il ouvre la porte du fond*). Madame est servie.

(Georges prend le bras de sa mère, Mr. Dubreuil celui de Juliette et ils entrent dans la salle à manger dont la porte se referme).



## Scène VII.

LOUISE, puis JOSÉ.

(Louise commence à faire le salon; elle époussète, brosse, secoue et finit par regarder, son plumeau sous le bras, les photographies d'un album).

LOUISE. Il n'a pas beaucoup changé, Monsieur Georges, à ce que je vois, depuis trois ans. Il a seulement l'air plus homme.... Il est bien (*on sonne*).

(Louise ouvre la porte de droite, et José entre. C'est un jeune créole, moustache naissante; jaune noir de peau, maigre, l'œil audacieux et brillant. Il porte á la main un *lasso* et un *rebenque*, le tout tout neuf. Il est suivi d'un commissionnaire qui porte les valises, couvertures, etc. de Georges).

LOUISE (*à José*): Qu'est-ce que vous voulez? Qu'est-ce que c'est que tout çà?

JOSÉ. Es el equipaje del patrón.

LOUISE. Qu'est-ce qu'il raconte, ce moricaud-là? Qu'est-ce que vous dites?

JOSÉ. Est équipaillé del patrón, de don Jorge.

LOUISE. Ah! ce sont les bagages de M. Georges?

JOSÉ. Si, madémasselle.... Bonita, la gringuita!

LOUISE. Vous auriez dû monter par l'esca-

lier de service. Enfin, çà ne fait rien. Mettez tout çà là, on verra après.

(Le commissionaire dépose les colis et s'en va. A José, lui montrant le lasso et autres objets qu'il tient toujours dans les mains).

Et ces machines-là, qu'est ce que c'est?

JOSÉ. (*Guignant Louise d'un œil de convoitise*). Esto?.... Bonita la francesita! Esto, lazo. (*Il esquisse le geste de jeter le lasso*).

LOUISE. (*Montrant le «rebenque»*): Et çà?

JOSÉ. Taper cheval para courir fort.

LOUISE. Ah! c'est drôle tout çà. C'est des curiosités de là-bas. Çà doit être pour un musée.

(Elle prend les objets et les regarde curieusement. José l'óbserve avec attention. Au moment où elle se retourne, après avoir deposé les objets sur une chaise, il lui tend un louis en lui disant):

JOSÉ. Toma, monada; dame un beso.

LOUISE. (*Lui fait, d'un revers de main, sauter la pièce au nez*): Ah! çà, pour qui me prend-il, cet indien-là?

JOSÉ. (*Se frottant le nez, de l'air de quelqu'un qui ne comprend plus*). ¡Pues, señor! Entonces, no serán todas....

(Tous deux sont fort troublés quand Georges sort de la salle à manger. Il les regarde à tour de rôle, voit le louis par terre et le ramasse. Derrière lui, à distance, sortent de la salle à manger les autres personnages qui entrent pendant le dialogue de Georges et de José, qu'ils écoutent sans le comprendre et en regardant curieusement José).

## Scène VIII.

Les mêmes, GEORGES, Mr. et Mme. DUBREUIL, JULIETTE.

GEORGES. (*Montrant le louis à José*). ¿Que es esto? ¿Qué tienes? (*à Louise*): Qu'est-ce qu'il y a?

LOUISE. (*S'esquive rapidement*). Oh! rien, monsieur, rien.

GEORGES. (*à José*): Ya me figuro. Toma; (*il lui rend le louis*) ¡pícaro! ¿Ya viene la señora de Mendez?

JOSÉ. Si, señor.

GEORGES. Bueno, andate, no más. (*José sort*).

MR. Qu'est-il donc arrivé? Je n'ai pas compris.

GEORGES. Oh! rien de grave. Il aura voulu embrasser la femme de chambre, et....

MR. Tu crois?

GEORGES. J'en suis sùr.

MAD. Eh! bien, il a du toupet!

GEORGES. C'est que là-bas, on se figure assez facilement qu'avec les françaises, il n'y a qu'à se baisser pour en prendre. C'est une idée qu'ils ont comme cela.

MAD. Voyez-vous cela?

GEORGES. Oh! ce n'est pas tout-à-fait de leur faute. La qualité de notre exportation

est tellement supérieure, dans cette branche, comme d'ailleurs dans beaucoup d'autres, à celle des articles de nos concurrents, que si l'Allemagne, par exemple, en est réduite à vanter, dans les journaux du pays, la.... moralité berlinoise, comme elle vante, dans ses prospectus, le bon marché de ses produits, l'éclat dont brillent certaines de nos compatriotes éclipse un peu trop aux yeux de tous, la douce et sereine lumière qui émane de la véritable femme de France.

Nous avons encore contre nous, dans cet ordre d'idées, le déluge de notre littérature... joyeuse qui donne de nos mœurs une idée aussi déplorable que fausse et qui arrive à noyer en partie sous ses flots malpropres, les productions les plus superbes de la pléïade sans cesse renouvelée de nos poëtes, de nos savants et de nos philosophes. Et puis notre moderne littérature dramatique, si répandue et si goûtée, fait peser sur le bonheur conjugal de nos ménages bourgeois une statistique d'adultère tellemente écrasante qu'il est tout naturel que des étrangers incomplètement renseignés croient toutes les femmes françaises de vertu plus que facile.

(*On sonne*). Ah! voici, je pense, ma fiancée, avec sa mère et son frère.

MR. (*à part*). Pourvu qu'elle ne soit pas de la même couleur que son domestique.

(*La porte s'ouvre et* JEAN *annonce*): Mme. et Melle. Mendez, Monsieur Louis Mendez.

## Scène IX.

Mr. et Mme. DUBREUIL, GEORGES, JULIETTE,
Mme. MENDEZ, LUIS et MANUELA.

GEORGES. (*Il présente à Mme. Mendez*): Ma mère; mon père; ma cousine, Mme. Juliette Duquesne. (*Il présente*): Mme. et Mlle. Mendez; Monsieur Louis Mendez.

MR. (*à part*): Ah! sapristi! la jolie fille!

MAD. (*à Juliette:*) Jolies toilettes! tout-à-fait à la mode.

JULIETTE. (*à Mme.*) Oui; même un peu le dièze de la mode.

MAD. Soyez les bienvenus. Madame, j'ai su combien M. Mendez avait été bon pour mon fils et tout ce que celui-ci devait à sa protection. Permettez-moi de vous en remercier du plus profond de mon cœur maternel.

MME. MENDEZ. Madame!

MR. Croyez, madame, que je serais le plus heureux des hommes de pouvoir, à mon tour, être utile ici à vous et à tous les vôtres. (*A part*): Elle est encore très-bien cette femme-là!

MME. MENDEZ. Vous sêtes trop aimables. Georges,—vous permettez, n'est-ce pas, que jé

l'appelle par son pétit nom; c'est oune vieille habitoude déyà,—né doit à mon mari aucoune réconnaissance. Il sé est montré habile, actif, inetelligent, Mendez né a fait qué profiter dé ses aptitoudes et dé ses qualités. Jé dirais presque qu'il l'a horriblemente exploité.

MR. (*Riant*). Ah! voilà bien ce dont je me doutais, madame, quoique Georges nous l'ait caché avec soin. (*à part*): Elle est charmante! Et ce petit accent en parlant, est délicieux.

MME. MENDEZ. La vérité, monsieur, c'est qué, si Georges nous a tous séduits,—et jé crois vraiment (*regardant du côté de Manuela*) qu'il n'a oublié personne,—c'est qu'il avait pour céla à son service des moyens très-divers; car il a fait la conquête dé mon mari par ses qualités d'administrateur, dé travailleur inetelligent et inefatigable. Il a fait la mienne par ses bons sentiments et par son excellente éducatione; il a fait celle dé mon fils Louisse et de mes sautres enfants par lé charme dé son esprit et par son instruction; et dame, il a fait aussi, jé crois celle dé ma fille aînée, ici pressente. Ah! pour celle-là, jé né sais point comment il s'y est pris, mais aussi souis-jé tentée dé croire qué c'est oune conquête dont il est un peu le prissonnier.

MANUELA. Mais, mamá, j'espère bien qu'il l'est tout-à-fait.

GEORGES. Si absolument, mademoiselle...

MANUELA. (*étonnée*). Mademoisselle?

GEORGES. Je vous appelle mademoiselle aujourd'hui, Manuela, parce que nous sommes en France, et que c'est le premier jour,—que si vous me rendíez ma liberté, je la refuserais.

MANUELA. Qui sait? qui sait? on dit les françaises si séduisantes et (*regardant en souriant Juliette*) jé vois bien que l'on n'a pas tort.

JULIETTE. On exagère, mademoiselle, je vous assure.

LUIS. (*á part, poussant le coude à Georges*). Manuela veut dire faciles à séduire.

GEORGES. C'est çà! Ce que je disais tout à l'heure, quand José a embrassé la femme de chambre.

LUIS. Comment! il a....?

GEORGES. Oui, oui; et toi aussi, n'est-ce pas? «Francesitas!» Pour les argentins, toutes les femmes françaises sont des «francesitas», de même que pour les français, d'ailleurs, tous les américains du sud sont des brésiliens, plutôt noirauds, et pas complètement civilisés. C'est extraordinaire, ces légendes de peuple à peuple! Et, ce qu'elles sont dures à déraciner!.... (*Comme pris d'une idée subite*): Juliette, Monsieur Louis Mendez est avocat, docteur, comme il arrive assez souvent qu'on le soit, à Buenos Aires, et comme il s'occupe de questions sociales, il a promis d'envoyer à un important journal de là-bas une série d'articles sur la femme française. Or, j'ai horriblement peur que, jeune et cé-

libataire comme il l'est, il ne commette quelques erreurs involontaires d'appréciation sur l'élément féminin de notre beau pays; ce serait donc rendre à celui-ci un service signalé que de fournir à Monsieur des données exactes sur ce qu'est, en France, la femme, la vraie femme, l'épouse et la mère, celle qui par son travail incessant et son économie fait la famille française prospère et riche la nation française; celle qu'on ignore là-bas et qu'ailleurs on feint d'ignorer, simplement parce qu'elle ne fait pas parler d'elle.

JULIETTE. Mais je vais être horriblement partiale, mon cousin. Et puis, veuve au bout de six mois de mariage, sans enfant, je n'ai pu, personnellement, faire mes preuves de rien et je ne puis guère m'ériger en juge, même bienveillant.

MR. Mais si, tu as fait tes preuves, au moins pour ce qui est de l'administration très-sage de ta fortune et tu sauras, j'en suis sûr, éviter une partialité dont le funeste résultat serait de corroborer l'opinion de Monsieur, si elle était mauvaise.

JULIETTE. Eh! bien, c'est entendu; je tâcherai d'être juste. Mais vous me promettez, Monsieur, d'être indulgent pour les petits défauts de mes compatriotes.

LUIS. J'excuserai chez elles tous ceux que je découvrirai chez vous, madame, sachant d'avance qu'ainsi tous seront certainement véniels.

JULIETTE. Je m'aperçois de plus en plus que mes études ethnographiques ont été bien incomplètes.

MAD. Le fait est que nous avons tous pris, depuis ce matin, une leçon, plutôt que de géographie, de sociologie argentine, qui laisse loin tout ce qu'on peut apprendre dans nos meilleurs livres classiques.... de 1880.

MR. (*à part*): En effet, ils sont un peu loin les.... indigènes de Cortambert, les.... naturels.

MME. MENDEZ. Mais Louisse sé féra oune plaissir dé rendré léçon pour léçon et je souis soûre qué il vous apprendra encore sour notre pays bien des chosses intéressantes.

MR. Je n'en doute pas, madame, et je me promets de lui demander, pour ma part, un tas de renseignements. Un pays qui possède trois millions de kilomètres carrés débordants de richesses de toutes sortes encore inexploitées, où l'intérêt de l'argent est à 6 et 8 °/o, où je vois que l'on construit des chemins de fer comme nous ouvrons des chemins vicinaux....

MAD. Où l'on se marie sans dot, et sans parler de la mort des parents et où les ménages ont douze enfants....

MR. Mérite vraiment qu'on s'occupe de lui, surtout si les terres continuent à y quintupler de valeur tous les trois ans.

GEORGES. Ah! cela, il ne faudrait peut-être pas trop y compter....

Mr. La seule chose qui me taquine un peu pour y envoyer des capitaux, c'est ce président, ce général Castro. S'il allait revenir?

Mr. Mendez, Manuela et Luis. (*sourient, ensemble:* «Ah! que bueno!»

Georges. Ah! papa, tu es incorrigible! Voilà que tu confonds encore le Vénézuéla et la République Argentine, qui sont à 800 lieues l'un de l'autre!

Mr. 800 lieues!.... C'est drôle comme c'est grand, toutes ces petites républiques là!

Luis. (*à Juliette*): Madame, puisque vous êtes assez bonne pour consentir à me servir d'inspiratrice, si vous le voulez bien, dès demain, nous nous mettrons à l'œuvre.

Juliette. Je suis à vos ordres, monsieur.

Luis. J'ai l'intention d'écrire mon premier article sur un fait qui nous intéresse extrêmement à Buenos Aires, peut-être parce que nous en apprécions mal les causes: la dépopulation de la France.

Jtliette. Oh! ne l'attribuez, monsieur, qu'à deux causes qui n'en font qu'une, en réalité: la dot et l'héritage. Lorsqu'une modification énergique de nos lois vieillies aura inculqué aux hommes l'opinion sans arrière-pensée qu'une femme vraiment bonne est un autre trésor qu'une grosse dot, et aux parents que le meilleur héritage qu'ils puissent laisser à leurs enfants est une instruction solide et pratique, la France verra de nouveau sa

population grandir et le fils unique, gâté, riche, inutile et corrompu remplacé par la famille grouillante de petits citoyens disposés à prendre de force leur place au soleil et à rendre à leur patrie la merveilleuse puissance d'expansion et de propagande dont elle était douée et qu'elle est en train de perdre.

GEORGES. Eh! bien, mais sais-tu qu'avec de pareilles idées, tu aurais dû naître dans la Pampa pour y être la Rébecca de quelque patriarcal Isaac.

JULIETTE. Le destin en a disposé autrement, mais j'eusse aimé, en effet, vivre dans ces pays nouveaux où la famille nombreuse est une gloire et non un objet de risée ou pour le moins de stupide étonnement.

MME. MENDEZ. Vous avez raisson, Madame; et dites bien à Luis touté votre pensée sour cé sujet pour qu'il en fasse un bel article.

MR. (*à Georges*): Je ne sais pas si ton futùr beau-frère fera un bel article, mais il m'a plutôt l'air disposé à écrire la première page d'un roman.

GEORGES. Il pourrait plus mal faire, mon père. Ma cousine me semble une personne accomplie. Dieu veuille qu'il soit pour elle le retour du printemps que je lui prédisais!

LUIS (*enthousiaste*). Il me semble bien, madame, que vous avez, en effet, mis le doigt sur la plaie et indiqué le remède; et vous ve-

nez de m'ouvrir, en peu de mots, de tout nouveaux horizons!

GEORGES. Horizons pampéens? Avec mirages?

LUIS. Peut-être; avec le mirage, en tout cas, de la renommée littéraire qu'on n'accorde guère, chez nous, qu'à ce qui vient ou revient de France, et le mirage aussi de la joie que j'aurais à partager cette renommée (*prenant la main de Juliette*) avec celle à qui la devrai.

JULIETTE. Oh! monsieur!

MANUELA. Bravo! Luis; j'aurai là la belle-sœur de mes rêves. Nous irons ensemble au Bon Marché.

GEORGES. (*Frappant sur l'épaule de Luis*): Eh! bien, tu n'y vas pas de main-morte, toi, mon bonhomme, pour prendre au sérieux les «francesitas». Et je crois qu'à nous quatre, (*prenant la main de Manuela*) nous pourrons jeter avec succès les bases d'une vaste entreprise d'émigration pour la République Argentine.

